

CATHERINE  
HERMARY-VIEILLE

A painting of a woman in a pink dress sitting with a dog, and a man in a dark suit standing behind her.

*Le Rivage  
des Adieux*

ROMAN

Pygmalion

Extrait de la publication

CATHERINE  
HERMARY-VIEILLE

# Le Rivage des Adieux

« Voulez-vous que je vous dise une belle histoire d'amour et de mort ? » C'est par ces mots que commençait la plus éblouissante, la plus tendre et cruelle légende jamais racontée par les bardes dans les royaumes celtiques, celle de Tristan et d'Iseult.

Depuis son adolescence, Catherine Hermary-Vieille rêvait de cette œuvre magique dont le thème fut si souvent repris, mais dont l'audace, la violence, les multiples péripéties restent curieusement méconnues.

Respectant la trame primitive de l'intrigue classique, *Le Rivage des Adieux* ressuscite pleinement la liaison adultère et tragique d'une très jeune reine, l'indestructible fidélité de son amant, les attermoissements pathétiques d'un roi trahi par son épouse et son neveu, harcelé par les barons perfides derrière les murailles d'une vieille forteresse battue par les flots de la mer d'Irlande.

Si, depuis l'aube des temps, l'amour reste une énigme, ne faut-il pas, s'il survient, le recevoir avec bonheur, l'accepter comme le plus précieux des dons, même s'il se révèle parfois si difficile à vivre ? Par-delà leur impérissable passion, les amants immortels du *Rivage des Adieux* témoignent que seul l'amour peut transcender notre existence, faire basculer nos croyances, repousser les limites de nos horizons, nous faire entrevoir des terres mystérieuses où s'accomplissent enfin les noces éternelles des corps et des âmes.

*Romancière et biographe, Catherine Hermary-Vieille est l'auteur de plus d'une vingtaine de romans, dont certains ont été couronnés par de grands prix : Prix Fémina, Prix des Maisons de la Presse, Grand Prix RTL. Elle vit actuellement en Virginie.*

Pygmalion

LE RIVAGE  
DES ADIEUX

## DU MÊME AUTEUR

- Le Siècle de Dieu*, Albin Michel, 2013  
*Merveilleuses*, Albin Michel, 2011  
*Les Années Trianon*, Albin Michel, 2009  
*Le Roman d'Alia*, Albin Michel, 2008  
*Le Gardien du phare*, Albin Michel, 2007  
*Lord James*, Albin Michel, 2005  
*Le Crépuscule des rois*, 3 tomes : *La Rose d'Anjou*, 2002 ; *Reines de cœur*, 2003 ; *Les Lionnes d'Angleterre*, 2004, Albin Michel  
*La Bourbonnaise*, Albin Michel, 2001  
*Les Dames de Brières*, 3 tomes : *Les Dames de Brières*, 1999 ; *L'Étang du diable*, 2000 ; *La Fille du feu*, 2000, Albin Michel  
*L'Ange noir*, Plon, 1998  
*L'Initié*, Plon, 1996  
*Lola*, Plon, 1994  
*La Pointe aux tortues*, Flammarion, 1994  
*La Piste des turquoises*, Flammarion, 1992  
*Un amour fou*, Éditions Olivier Orban, 1991, prix des maisons de la presse 1991  
*Le jardin des Henderson*, Gallimard, 1991  
*Romy*, Éditions Olivier Orban, 1986  
*L'Infidèle*, Gallimard, 1985, prix RTL 1987  
*La Marquise des Ombres*, Éditions Olivier Orban, 1983  
*L'Épiphanie des dieux*, Gallimard, 1983, prix Ulysse 1983  
*Le Grand Vizir de la nuit*, Gallimard, 1981, prix Femina 1981

CATHERINE HERMARY-VIEILLE

# LE RIVAGE DES ADIEUX

roman



Pygmalion

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 1990, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris  
© 2013, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition.  
ISBN 978-2-7564-1038-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jean*





« Je destine cette œuvre au plaisir des courtois afin qu'ici ou là ils y trouvent le miroir exemplaire de ce qu'ils vivent. Puissent-ils en tirer un enseignement salutaire contre l'inconstance, contre l'injustice, contre la peine, contre la souffrance et contre tous les pièges de l'amour. »

Thomas de Cambridge, *Tristan*.

« Quand l'amour vous interpelle, suivez-le, même si ses chemins sont farouches et environnés de périls. Et s'il vous enveloppe de ses ailes, abandonnez-vous à lui, lors même que sa voix disperse vos rêves comme le vent du nord les fleurs du jardin.

Comme vous couronne l'amour, ainsi vous crucifie-t-il. Et comme il vous est croissance, ainsi vous est-il ébranchement. L'amour se suffit de l'amour. »

Khalil Gibran.



## Les principaux personnages

<i>Marc</i>	Roi de Cornouailles.
<i>Blanchefleur</i>	Sœur de Marc, épouse de Rivalen.
<i>Rivalen</i>	Prince puis roi de Loonois.
<i>Tristan</i>	Neveu de Marc, fils de Blanchefleur et de Rivalen.
<i>Iseult</i>	Fille de Gormond, roi d'Irlande et de la reine Iseult.
<i>Morholt</i>	Oncle maternel d'Iseult (dit parfois le Morholt).
<i>Rouault le Foitenant</i>	Sénéchal de Rivalen de Loonois, père adoptif de Tristan.
<i>Gorneval</i>	Maître d'armes et ami de Tristan.
<i>Brangien</i>	Servante irlandaise et amie d'Iseult.
<i>Perinis</i>	Écuyer irlandais au service d'Iseult.
<i>Dinas de Lidan</i>	Sénéchal du roi Marc.
<i>Audret</i>	Neveu de Marc, fils de sa sœur Elissent.

Extrait de la publication

*Le Rivage des Adieux*

*Denoalen,  
Guenelon,  
Gondoïne*

Barons de Cornouailles.

*Kariado*

Jeune homme au service du roi Marc.

*Frocin*

Bouffon du roi Marc.

*Kaherdin*

Fils du duc Hoël de Bretagne et ami  
de Tristan.

*Yseult*

*aux blanches mains*

Fille du duc Hoël de Bretagne, sœur  
de Kaherdin, épouse de Tristan.

## I

**L**A SOUFFRANCE. PARFOIS LANCINANTE et parfois aiguë, broyant le corps des genoux à la poitrine. Le silence. Pourquoi le vent se lève-t-il ? Pourquoi la nuit tombe-t-elle déjà ?

« Quelle heure est-il ? » murmure Blanche fleur. Une sueur froide inonde son front, ses tempes, ses paumes.

« Vêpres n'ont pas encore sonné, dame. »

L'ombre immobile de la servante se découpe sur le mur de pierre. Qu'attend-elle ? Blanche fleur ferme les yeux. En contrebas, elle entend les vagues se briser sur les rochers, l'une après l'autre, patiemment, inlassablement. Elles la guettent pour la prendre, l'engloutir. « Jésus-Marie ! » supplie Blanche fleur à voix haute. Une douleur plus violente lui arrache un cri. Il faut résister, laisser naître l'enfant, le contempler ; ensuite seulement elle pourra mourir. Mourir ? « Non, la mort est l'extinction de la vie. Je vais rejoindre Rivalen de l'autre côté du monde, là où tous les guerriers, leurs pères et les pères de leurs pères reposent. » Qui, Rivalen l'attend, mais elle doit

### *Le Rivage des Adieux*

réprimer l'élan qui la jette vers lui, vivre... vivre encore, quelques instants... Blanche fleur referme les yeux.

... À Tintagel, le printemps précédent avait été tardif : devant les cheminées où flambaient encore de grands feux riaient les servantes et somnolaient les chiens.

« Dame, dame ! » Laudine accourait, essoufflée : « Un jeune seigneur approche de l'enceinte, et le sénéchal Dinas en personne va l'accueillir, tandis que le roi s'apprête à le recevoir. »

Aidée de ses femmes qui paraient ses tresses des premières fleurs, Blanche fleur avait souri.

« Je sais, je sais : mon frère sort d'ici. »

L'enthousiasme de la jeune fille n'était pas retombé pour si peu. Son regard pétillait.

« On dit l'équipage splendide, et tout en bois de cèdre le bateau ! »

Quoique la princesse, à l'instar de son amie d'enfance, n'eût que seize ans, c'est d'une voix tendrement grondeuse qu'elle avait répliqué :

« Des racontars de souillons, Laudine ! les seigneurs se ressemblent tous... En Cornouailles, hormis mon frère, le roi Marc, nul ne mérite qu'on le distingue ! »

Alors, haut et clair, avait retenti, dans la salle des gens d'armes, un pas. Puis une voix d'homme qui couvrait même l'aboiement des chiens...

« Dieu va me damner, songe Blanche fleur, Rivalen de Loo-nois, je l'ai désiré, de toute mon âme, au premier regard. »

La bise qui souffle en rafales soulève les tentures de laine. Blanche fleur souffre moins, mais la rémission sera brève, elle le sait.

« Dame, murmure la servante, manderai-je votre chapelain ? »

À quoi bon ? Depuis trois semaines qu'on a rapporté le cadavre de Rivalen, Blanche fleur s'est détournée de tout, de tous, de Dieu même.

*Le Rivage des Adieux*

Vêpres qui sonnent : le même tintement frêle, le même qu'à Tintagel, le jour où, près de la fontaine...

« Laudine ? »

— Mon nom est Fénice, dame. »

Mais, Blanche fleur insiste :

« Laudine, va dire à Sire Rivalen que je me prépare... que je serai prête pour la chasse dans un instant. »

Sous le bonnet de lin, le visage enfantin de la servante demeure impassible. Mieux vaut ne pas contrarier la reine. Qu'elle délire, se délivre de ses souvenirs, tranche elle-même les derniers liens qui l'amarrent encore au monde des hommes. Ensuite, elle appartiendra à frère Girart.

« J'ai soif. »

Fénice approche des lèvres fiévreuses un gobelet d'argent : la reine, d'une main lasse, le repousse.

« Sire Rivalen... ? j'ai soif. »

... La chasse s'était arrêtée près de la fontaine, et dans les yeux de Blanche fleur plongeaient ceux de Rivalen. Altérée, elle avait bu dans sa main, sous le regard fixe de Marc. Marc... Avait-il jamais aimé ? Depuis la trahison de Ciara<sup>1</sup>, il n'admettait plus de femme en son intimité...

« Demoiselle, avait soufflé Rivalen, vous vous désaltérez, moi je ne puis.

— Il y a de bonne eau, ici, Monseigneur.

— Elle n'apaiserait ni ma soif ni mon impatience.

— Qui donc le pourrait, alors ? »

Elle avait, tout en l'espérant, redouté la réponse. Les mots sont des liens, il les avait prononcés et, les prononçant, l'avait attachée à lui. Pour toujours.

« Si c'est pécher que d'aimer un homme plus que tout au monde et que Dieu lui-même, alors, j'ai mortellement péché. »

---

1. Prénom celtique se prononçant *Kira*.

### *Le Rivage des Adieux*

... Les pluies étaient survenues vers la fin d'avril, de longues pluies douces. On parlait de guerre, de Jaufré le Roux. Où serait Rivalen pour Beltaine<sup>1</sup> dont la célébration renfrognait frère Gaucelm ? On danserait, main dans la main, autour des feux pour fêter le retour du printemps, la victoire de la vie sur la mort... Où serait Rivalen ? Où ?

Et Marc ? Rien ne lui échappait. Il ne pouvait ignorer leur amour. Après les fêtes, il annoncerait leurs accordailles, nul doute, et nouerait lui-même leurs doigts en signe d'engagement mutuel.

Or, le dernier dimanche d'avril, l'orage avait éclaté, terrible. L'âcre parfum du varech et des goémons balayait Tintagel et, à la chapelle, frère Gaucelm sonnait la cloche à tous les diables.

« Nous entrons en campagne ce soir, avait déclaré le roi. Prie Dieu, ma sœur, qu'il nous protège et nous donne la victoire sur Jaufré le Roux.

— Le Sire Rivalen vous accompagne-t-il ? »

Sur le mur nu se mouvaient leurs ombres effacées soudain par la lumière aveuglante des éclairs. Marc avait émis un rire bizarre, teinté d'ironie.

« Bien sûr ! C'est lui-même qui presse notre départ. »

Pourquoi le frère tant aimé s'était-il brusquement montré si cruel, pourquoi ? Que s'était-il passé avec Rivalen ?

Après complies, un grondement sourd avait ébranlé la forteresse. La foudre ? Ou bien la porte de l'enceinte qui se refermait ?

« Ils sont partis », avait annoncé tristement Laudine.

Trois mots, trois petits mots, trois clous plantés dans le cœur de Blanche fleur.

---

1. Célébrée le 1<sup>er</sup> mai, elle symbolisait la fécondité, l'approche de la saison chaude et l'épanouissement de la végétation. Dans les campagnes, on allumait des feux de joie.



*Le Rivage des Adieux*

La souffrance à nouveau, qui la tord, la cambre. Rejetée, la couverture de renard glisse à terre.

« L'instant approche, reine, murmure Fénice. Je vais demander de l'eau chaude et des draps de lin. Êtes-vous sûre de ne vouloir personne ? »

Elle s'incline, guettant une réponse qui tarde.

« Quand l'enfant sera là, souffle enfin Blanche fleur, va me chercher le sénéchal du seigneur Rivalen, Rouault le Foitenant.

— Et le frère Girart, dame ?

— Si tu y tiens... »

La flamme vacillante de la chandelle illumine tantôt le visage de la jeune femme, tantôt l'auréole sombre que, sur l'oreiller, lui fait la masse de ses cheveux.

Les yeux obstinément clos, comme pour mieux renfermer ses souvenirs, la reine soupire encore :

« Fénice ?

— Oui, dame.

— Appelle-moi la petite Suzan. J'aimerais qu'elle joue de la lyre. Comme Laudine lorsque, à Tintagel, j'attendais le retour de Rivalen et de mon frère, le roi Marc. »

... Neuf mois plus tôt... Une musique légère, monotone, et le soleil de mai dans leurs prunelles juvéniles. Laudine riait en jouant.

« Eh ! demoiselle Blanche fleur, à quoi bon si triste visage ? les guerres ne durent jamais qu'un temps ! Après la mêlée des armes revient vite celle des corps... »

On apercevait, par l'étroite fenêtre de la chambre des Femmes, le verger foisonnant de fleurs.

« Rivalen m'appelle ! Rivalen a besoin de moi ! »

Laudine avait cessé de pincer les cordes et, stupéfaite, la dévisageait.

« Que dites-vous là, demoiselle ? »

### *Le Rivage des Adieux*

... L'aube blêmissait à peine quand Blanche fleur s'était réveillée, glacée malgré la douceur de la nuit et le chant pur de l'alouette.

« Laudine, écoute... ces bruits dans la cour... Va vite aux nouvelles, vite ! »

Puis le brusque silence.

« Demoiselle ! demoiselle ! »

Laudine ne riait plus.

« Rivalen est blessé ? »

— Trois barons viennent de le ramener. Les médecins du roi sont à son chevet.

— C'est grave ? il va mourir ?

— Dieu seul le sait, demoiselle... »

Blanche fleur, de toute la journée, n'avait pu boire ni manger. Et tandis que Laudine, sous les arbres en fleurs, jouait de la lyre pour l'apaiser, elle s'était assoupie. Un rêve l'assaillait, le même, toujours, obsédant : elle avançait vers Rivalen qui, muet, immobile, lui ouvrait les bras...

Au déclin du jour, elle s'était glissée dans la chapelle. Frère Gaucelm et deux autres moines y psalmodiaient les prières des agonisants. Elle avait pris la fuite.

« Où est-il, Laudine ? »

— Dans la chambre du roi.

— Et mon frère ?

— Dans la salle du Conseil, avec ses barons. Il leur parle des combats livrés à Jaufré le Roux au-delà de la Forêt perdue. »

Elle n'avait pas hésité. L'idée de faire demi-tour ne lui avait même pas traversé l'esprit. Si Rivalen devait mourir, elle devait, elle, le voir d'abord. Et s'il devait vivre, elle devrait lui donner la main.

Le blessé gisait seul dans la chambre de Marc, sur un lit dressé près du lit royal. Ni médecin, ni serviteur, ni religieux, personne ne l'assistait. Effrayée par l'écho de ses propres pas,

*Le Rivage des Adieux*

de sa propre respiration, elle avait avancé pourtant, comme dans son rêve.

« Seigneur Rivalen ? »

Il n'avait pas ouvert les yeux. La barbe bleuissait ses traits crispés, livides. Repoussant le drap, elle avait découvert le corps nu, la poitrine bandée d'un linge maculé de sang et, se penchant à l'oreille de Rivalen :

« Ami, avait-elle dit tout bas, c'est moi, Blanche fleur. »

Elle s'était emparée de sa main, en avait baisé, longuement, la paume. Tressaillant alors, il l'avait attirée vers lui. Leurs visages étaient si proches, qu'elle sentait maintenant son haleine sur ses lèvres.

« Ami, ami », répétait-elle.

De sa bouche douce et chaude, elle l'avait embrassé. Elle saurait lui insuffler la vie ! Se dévêtant d'un geste preste, elle s'était couchée sur lui, bouche contre bouche, poitrine contre poitrine, jambes contre jambes. Il avait gémi, mais ce n'était pas de souffrance elle le savait, il l'avait étreinte. Il vivrait !

Elle ne s'était relevée qu'au bruit d'un pas dans le couloir. Avait repassé vite sa fine tunique blanche et s'était agenouillée dans une attitude pieuse.

« Frère Gaucelm, avait-elle balbutié, inquiète qu'à sa rougeur, au désordre de sa chevelure, le moine ne vît son péché, je veillais Monseigneur Rivalen... On ne pouvait le laisser seul. »

Et voici que l'enfant va naître. L'enfant d'une morte et d'un mort. L'amour est violence, et la violence source de mort. Elle n'avait qu'un désir, vivre, vivre avec Rivalen. Il aurait dressé une forteresse contre la mort, la douleur, la misère. Et de cette demeure, elle aurait, elle, jeté la clef dans les douves, afin que nul n'y pénètre ou n'en sorte. Dieu la punit maintenant. Sa colère, comme la tempête, renverse, brise, balaie tout sur son passage, ne laissant que cendres, ruines, désolation.

« À boire, Félice, à boire », murmure-t-elle.

### *Le Rivage des Adieux*

L'eau, vivifiante comme la bouche de Rivalen. Comment oublier le goût de sa bouche ? Et le goût de son corps, comment l'oublier ? Ils ne se sont pourtant aimés que deux fois.

... À Tintagel, tout les séparait. Elle sans cesse parmi ses compagnes, lui toujours au milieu des barons du roi. Leurs regards se croisaient, se cherchaient, et faute de solitude, ils avaient appris à se chérir ainsi. Entre eux pesait aussi le silence opiniâtre de Marc. Silence d'un homme qui ne voyait rien, ou qui refusait de voir ? Il était impénétrable, ce frère si tendrement aimé, secret, jaloux peut-être, énigmatique. Que souhaitait-il ? Voulait-il sa sœur sans homme comme il était sans femme ?

En août, torride, elle s'était sentie lasse. Après que chants et danses avaient célébré Lug<sup>1</sup> tombé du zénith, les jours s'étaient peu à peu mis à décliner. Les femmes tissaient des manteaux, des bリアuds en prévision des premiers frimas. Un matin, Blanche fleur, qui brodait une guimpe à sa sœur Elissent juste accouchée d'un fils, avait eu, brusquement, la certitude qu'elle-même portait un enfant.

Suzan continue de jouer, tandis que Fénice déchire un drap de lin blanc. Dehors, en contrebas, le ressac déchaîne sa fureur. On dirait que le poing d'un géant réclamant sa proie secoue la porte de la forteresse dans la nuit. Aux murs, sur les dalles de pierre, la lueur des chandelles sautille, semble suivre le rythme grêle de la mélodie. Blanche fleur se recueille, immobile, pour nier la douleur, n'offrir nulle prise aux démons qui rôdent. Son âme, ils ne l'auront pas. Depuis longtemps, Dieu a pardonné.

---

1. La fête du dieu Soleil qui, dans le monde celtique, se célébrait le 1<sup>er</sup> août.

*Le Rivage des Adieux*

« Joue-moi le lai d'Orphée », chuchote-t-elle.  
Rivalen, s'il le faut, elle ira l'arracher aux Enfers.

... « Qui est là ?  
Le claquement sec de la porte l'avait fait sursauter.

« Rivalen de Loonois, dame. »

Elle s'était retournée, le cœur battant, laissant choir, de saisissement, sa quenouille. Comme Laudine se penchait pour la ramasser, Blanche fleur l'avait congédiée d'un signe.

Une fois seuls, ils s'étaient étreints. Il la dominait de sa haute taille.

« Je vais partir », avait-il fini par avouer.

« Partir ? Pourquoi ? Ne veux-tu plus vivre auprès de moi ? »

Il avait caressé doucement ses cheveux.

« Mon père est mort, l'ennemi menace mes terres. Un navire m'attend au port. »

Elle s'était rejetée en arrière et, les yeux dans les yeux :

« Je pars avec toi, seigneur. »

Rivalen avait éclaté de rire, d'un rire blessant. Il se moquait d'elle !

« Marc t'en empêchera. Il s'oppose à notre mariage.

— Si je reste, il m'enfermera.

— Non. Il te trouvera un époux de son goût.

— Qui voudrait d'une femme qui porte l'enfant d'un autre ? »

Rivalen avait pâli sans répondre. Comme son silence s'éternisait, Blanche fleur ne savait que croire.

« Nul déshonneur jamais ne te viendra de moi, avait-il enfin dit d'une voix vibrante. Nous ferons voile ensemble vers Loonois. »

Puis, agenouillé devant elle, il lui avait baisé les mains.

... Longtemps, le roi Marc avait tenu embrassé son compagnon. Elle regardait. Reverrait-elle un jour son frère ?

### *Le Rivage des Adieux*

Sans avertir Laudine, la nuit venue, elle s'était furtivement relevée et, enveloppée d'un manteau, enfuie par la petite porte du verger dont elle détenait la clef. En faction sur la falaise, un serviteur l'attendait, qui l'avait soutenue le long du sentier abrupt jusqu'au port. Tout était prêt pour l'appareillage, la voile déjà se gonflait sous le vent du sud, et, sur l'étroite passerelle, Rivalen...

« Que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous protège », s'était-il exclamé en recevant Blanche fleur dans ses bras.

Trois jours plus tard, ils entraient dans la forteresse de Loonois : Blanche fleur n'en sortirait plus...

Debout dans la cour, un homme âgé s'était avancé à leur rencontre, avait accolé Rivalen avant de s'incliner devant elle.

« Mon sénéchal, Rouault le Foitenant : il a servi mon père toute sa vie. De tous mes vassaux, c'est le plus fidèle, le plus sûr et le plus aimé.

— Seigneur et vous, dame, je suis prêt à vous servir encore. Et cette fois, la bataille va être rude ! Le duc Morgan est à nos portes... »

Dans la chambre des Femmes, les nouvelles compagnes de Blanche fleur l'avaient dévisagée, curieuses. Qui donc le roi ramenait-il de Cornouailles ?

Le soir, au souper, Rivalen, soucieux de l'honorer, l'avait assise entre le sénéchal et lui. À Loonois, les dames étaient plus savantes que chez le roi Marc, les hommes plus courtois, la table mieux mise, la musique plus raffinée. On relevait les viandes d'épices douces et rares, le pain était blanc.

« Ainsi, vous êtes Blanche fleur, la sœur du Sire de Cornouailles. »

Rouault le Foitenant lui souriait, cependant que la cornemuse faisait entendre de vieux airs celtiques et que, par les fenêtres, pénétraient les effluves salés de la mer. Le sol de la salle était jonché de feuillages et de fleurs.

### *Le Rivage des Adieux*

Le sénéchal ne buvait pas. Une douceur inhabituelle chez un vieux soldat irradiait de son regard bleu.

« Vous parliez de combats contre le duc Morgan, et je ne vois ici que beauté, que joie, avait observé Blanche fleur, comme on apportait confitures, gâteaux de miel, pâtes de fruits, laitages de brebis aromatisés de cannelle et d'amandes.

— Dame, les habitants de Loonois ont toujours goûté les délicatesses de l'existence, mais ils savent se battre aussi, le cas échéant. Voilà des années que le duc convoite nos terres, mais, par Dieu, il ne les aura pas. »

Après le festin, le sénéchal devant s'entretenir avec son maître, elle était montée seule au sommet de la tour s'enivrer de brise et d'embruns familiers, découvrir à l'entour les feux qui désignaient dans la nuit les villages. Les deux hommes l'y avaient bientôt rejointe.

« Blanche fleur, avait expliqué Rivalen, il me faut défendre mon royaume. Mais auparavant, je veux vous prendre pour épouse devant Dieu et devant les nommes, afin que nul n'ose vous montrer du doigt. J'aurais souhaité des noces magnifiques, des fêtes, des réjouissances publiques... Hélas, nous échangerons demain nos serments, seuls, dans la chapelle.

— Quant à moi, avait déclaré le Foitenant, je reste ici pour vous protéger. Nul n'y mettrait plus de joie et d'ardeur. Si Loonois est menacé, je vous emmènerai dans mon fief. Là, je le jure sur mon âme, personne ne portera la main sur vous ni sur votre enfant. »

La même nuit, dans la chambre des Femmes, Rivalen l'avait envoyé chercher. La lune, déjà, brillait au faite du firmament. Blanche fleur ne l'espérait plus. Leur premier tête-à-tête depuis l'union si brève de Tintagel... Le cœur serré, elle était entrée chez lui. Il était seul.

« Dame, avait-il dit doucement, j'ai tâché de mon mieux de repousser la tentation, mais, Dieu m'est témoin, j'ai trop besoin de vous. »

### *Le Rivage des Adieux*

Et ce fut leur seconde étreinte – l'ultime. Son cadeau de fiancée, d'épouse et de veuve. Le corps de Rivalen pèserait à jamais sur le sien.

L'impression que son ventre va se déchirer, se déchire. Elle pousse un grand cri. Fénice a beau l'essuyer sans cesse, son visage ruisselle toujours.

« Reine, encore un effort, l'enfant se présente... Un effort encore, et il voit le jour.

— Rouault, vite, va le quérir ! »

On entend à peine sa voix. La lyre s'est tue. Suzan, les yeux agrandis, regarde Blanchefleur mourir.

« Cours ! intervient Fénice, affolée que l'accouchement n'ait pas lieu. Cours chercher le sénéchal et frère Girart. »

Au sol, la lyre abandonnée semble une bête prête à bondir.

« Rivalen ! »

Dans son délire, Blanchefleur lui tend les bras comme au jour du départ, au jour de leur mariage sans musique ni chants ni festin, dans la chapelle vide... Rivalen, l'épée au côté, mettait déjà son casque. De la cour montaient des piaffements de chevaux, la rumeur de la troupe, le choc des armes.

« Dame, dit-il, sur le point d'enfourcher sa monture, souvenez-vous : vous m'êtes plus précieuse que mon royaume.

— Et cependant vous me quittez.

— Je ne vous quitte pas, je ne vous quitterai jamais. »

Et, piquant des deux pour franchir les fossés, il avait mis son cheval au galop, de peur d'être tenté de revenir près d'elle.

« Rivalen ! »

À son appel muet s'en superpose un autre, perçant, rageur. En même temps, la souffrance s'estompe. Blanchefleur a la sensation d'avoir nagé longtemps, lutté contre d'énormes vagues, qu'elle s'échoue enfin sur le sable du rivage, harassée. Elle n'a plus la force de se battre.



*Le Rivage des Adieux*

« Reine, vous avez un fils. »

Le bruit d'une porte qui s'ouvre. Frère Girart entre suivi du Foitenant. Le vieux sénéchal s'agenouille. Rouvrant les yeux, Blanchefleur lui tend une main.

« Seigneur, je vous confie mon fils. »

Les mots l'écartèlent. Chacun lui dérobe un maigre vestige de vie.

« Prenez-le. Élevez-le comme votre enfant. »

À bout de souffle, elle retire fébrilement l'anneau qui enserre l'un de ses doigts.

« Je le tiens de ma mère. »

Elle s'interrompt. Aura-t-elle la force de poursuivre ?

« Si mon fils rejoint en Cornouailles le roi Marc, qu'il le lui remette. Mon frère l'avouera ainsi pour neveu. »

Et comme Fénice entreprend de lui bassiner les tempes avec un linge imbibé d'eau vinaigrée, elle la repousse avec véhémence :

« Laisse-moi ! Plus personne ne peut rien pour moi. »

Désormais commence son voyage solitaire vers Rivalen, de l'autre côté du monde. Tant de bois, de rivières à traverser, tant de sources à remonter jusqu'au séjour des morts !

Le sénéchal s'empare à nouveau de sa main, la presse entre les siennes.

« Reine, articule frère Girart, je vais baptiser votre enfant. Comment désirez-vous le nommer ? »

Elle, qui s'éloignait déjà, l'entend à peine. Un nom ? Ah oui, un nom pour son fils. Elle seule peut le lui donner. Redressant la tête avec peine, elle entrouvre les yeux.

« Je voudrais le voir. »

Un petit paquet de lin blanc qu'elle serre contre sa poitrine et qui cesse aussitôt de vagir. Et voilà qu'elle-même n'éprouve plus de fatigue, plus d'angoisse, plus de chagrin.

« Triste j'ai accouché, dit-elle, au-delà des pleurs, triste est aussi la première fête que je te fais et, par ta faute, j'ai tristesse

*Le Rivage des Adieux*

à mourir. Et comme ainsi tu es venu sur terre par tristesse, mon fils, tu auras nom Tristan. »

Le moment du départ approche. Elle rend l'enfant. Frère Girart l'accompagne dans son long voyage en psalmodiant les prières des morts.

Le fracas d'une vague plus brutale que les précédentes couvre sa voix.

## II

« **M**AÎTRE GORNEVAL, REGARDEZ où s'est plantée ma flèche ! »

L'écuyer qui tendait la corde d'un arc releva la tête.

« Bien visé, Tristan. Si tu progresses ainsi, le seigneur Rouault te laissera bientôt mener sa chasse.

— Vraiment ? »

La voix claire du jeune homme était ardente. L'écuyer observait Tristan dans la lumière déclinante. À quinze ans, il ressemblait tant à Rivalen, son père, qu'il ne pouvait le voir sans éprouver une grande émotion. Jeune, Gorneval avait été placé au service du prince de Loonois, l'avait suivi en Cornouailles et, de retour au pays, s'était battu à ses côtés contre le duc Morgan. Il lui avait fermé les yeux après cette bataille au nord du pays des Galles, près de la rivière des Ténèbres, où la moitié des leurs avait péri.

« Si j'ai un fils, avait murmuré Rivalen avant de mourir, c'est toi, Gorneval, qui en feras un homme. »

Lorsque Tristan avait atteint sa septième année, Arlette, l'épouse de Rouault le Foitenant, le lui avait remis.

### *Le Rivage des Adieux*

« Je te confie cet enfant, avait-elle dit ; je le veux vaillant, habile aux armes mais désire aussi que tu lui conserves ses qualités de cœur qui m’enchangent. Qu’il se plaise à la guerre, aux chasses, mais donne-lui également le goût de la musique, des choses de l’esprit ; ne lui fais jamais grief ni honte de savoir aimer. »

Tristan avait appris le maniement des armes, appris à dresser les faucons et les chiens mais aussi à jouer de la lyre, à chanter. Ne gardant aucun souvenir du fief de son père, il avait grandi à Radnor, entre landes violettes à l’automne et prés verts clôturés de murs de pierres grises, d’aubépines retenant au printemps des écharpes de brumes arrachées aux nuages. La forteresse de pierres, de bois et de torchis, cernée sur sa langue de terre et de rochers par les eaux turbulentes d’un torrent, résistait depuis des années aux troupes du duc Morgan. On lui avait enseigné à galoper ventre à terre droit devant lui, à pourfendre des ennemis imaginaires qu’il affrontait l’épée haute en poussant de grands cris, à traquer les bêtes sauvages mais aussi à les observer, à les aimer, à siffler le chant des oiseaux, à boire l’eau des sources, prenant bien garde de ne pas effrayer les génies et les ondines qui les peuplaient.

Parfois, assis au pied d’un calvaire, il songeait à son père, à sa mère défunts... Du royaume des morts où ils étaient désormais, le voyaient-ils sur cette terre ? Revenaient-ils à Radnor errer la nuit de Samain<sup>1</sup> pour l’observer tandis qu’il dormait ? Chaque 1<sup>er</sup> novembre, il grelottait dans son lit, il avait peur. Les ombres, lui semblait-il, l’encerclaient pour le saisir, l’entraîner avec elles. « Père ! Mère ! murmurait-il alors, laissez-moi, je ne veux pas vous suivre... »

Sa vraie mère était dame Arlette, son vrai père, Rouault le Foitenant. Nuls autres ne pouvaient prétendre à son amour.

---

1. Fête célébrée le 1<sup>er</sup> novembre, devenue la Toussaint chrétienne.

*Le Rivage des Adieux*

Pour eux, pour les protéger, pour défendre Radnor contre ses ennemis, il se battrait jusqu'à la mort.

« Tu es roi de Loonois, lui dit un jour Rouault ; tu devras reconquérir ton royaume à la force de ton épée. Ta cause est juste. Notre-Seigneur Jésus-Christ te viendra en aide.

— Quand pourrai-je me battre contre le duc Morgan ? demanda-t-il avec fièvre.

— Tristan, j'ai vu mourir ton père ; je ne veux pas te voir mourir aussi.

— Mais s'il nous attaque ?

— Que Dieu nous protège ! Tu es trop jeune pour livrer bataille ; je te mettrai à l'abri en Cornouailles chez le roi Marc, ton oncle, puis l'affronterai, malgré mon âge.

— Je ne te laisserai jamais seul face à l'ennemi, s'enflamma le jeune homme. Morgan, duc Morgan, je te tuerai de cette épée ! »

Gorneval sourit.

« Tristan, on est toujours seul face à ses adversaires. La haine est une prison bien close. »

Chaque jour maintenant, après l'apprentissage des armes, le jeune homme prononçait le même serment face au ciel. Il y avait dans son regard, dans l'expression de son sourire, la lumière qui fait les moines ou les guerriers, les lance sur les chemins à la conquête de leurs rêves.

« Que Notre-Seigneur Jésus l'assiste ! pensa-t-il. Il est comme un jeune gerfaut plein d'ardeur, mais il lui faudra apprendre à louvoyer avec le vent. »

Dans la chambre réservée aux écuyers, Tristan enleva sa tunique, ses chausses. De taille moyenne, il avait un corps mince aux muscles encore déliés. À genoux, un serviteur ôta ses sandales de cuir lacées autour des chevilles.

« M'as-tu préparé un bain ?

### *Le Rivage des Adieux*

— Oui, seigneur. Ninianne vous attend dans la salle des étuves. »

En s’y rendant nu, il songeait aux mains habiles et douces de la jeune paysanne. Le bain terminé, après s’être fait un peu prier, elle acceptait généralement qu’il l’embrassât et la caressât. Lorsqu’elle avait été bien docile, il lui donnait quelques pièces pour sa dot de mariée.

La salle était carrée, sans aucun ornement ni tenture. Au centre, se trouvaient deux cuves de grès recouvertes d’étoffe, un baquet de bois où flottaient des éponges, une brosse, quelques draps secs soigneusement pliés. Une rigole d’eau courante la traversait de part en part ; on y puisait l’eau fraîche et jetait celle qui était usée.

Si la main experte de Ninianne savait effleurer, s’attarder, susciter le plaisir, son regard demeurait lointain, inaccessible. Jamais il n’avait pu rencontrer ses yeux.

« Viens, Ninianne, je voudrais me divertir avec toi. »

La servante refusa. Le maître pouvait prendre son corps autant qu’il le voulait, il n’avait pas le pouvoir de la rendre familière.

Elle le frotta avec une pièce de lin. Tristan n’avait plus envie de plaisanter. Le souper allait être servi.

Un jeune noble placé au service du Foitenant apporta le bリアud brodé, les chausses, les bottes de cuir fin. Tristan en s’habillant songeait à son père adoptif : il voyait son visage émacié, l’éclat de ses yeux bleus. L’âge marquait ses cheveux, ses épaules, ses mains et pourtant, tout autant que lui qui n’avait que quinze ans, il gardait un rire clair, une grande ardeur à se battre, à aimer.

« Yvain, n’as-tu pas trouvé notre Sire Rouault soucieux ces derniers jours ? »

Le jeune homme tendait à Tristan une fibule d’argent afin qu’il agrafe le court manteau sur son épaule.

« Peut-être a-t-il perçu des rumeurs de guerre.

### *Le Rivage des Adieux*

— Tu veux dire que le duc Morgan n'aurait pas renoncé à conquérir Radnor ?

— Le duc Morgan a tué ton père, il a tué le mien. Tristan, il ne renoncera pas. Il te sait à Radnor, et n'aura de cesse de t'anéantir, toi aussi, afin que, jamais, tu ne puisses revendiquer ton royaume. Si tu n'aimais pas tant lutiner les servantes, tu serais plus attentif à ce qui se passe chez tes ennemis. »

Avant qu'Yvain pût se mettre en garde, Tristan l'avait frappé au visage. La contrariété le faisait trembler mais aussi la crainte que son compagnon n'eût dit la vérité. Celui-ci porta une main à ses lèvres : elles saignaient ; il hésita un instant sur le parti qu'il devait prendre et choisit de rire.

« Tu es bien susceptible, Tristan. Ce soir, nous sommes en habits de cérémonie mais, par Dieu !, demain tu devras me rendre compte de ton geste. »

Tristan tendit le bras, toucha l'épaule de son ami dans un geste d'apaisement. Une force obscure l'envahissait parfois, le rendait brutal ; un seul mot, un regard pouvaient le provoquer. Il devait faire alors effort pour s'apaiser, pour recouvrer son calme. Était-ce l'ombre du roi Rivalen, ce père mort avant sa naissance, qui pesait si fort en lui ? Ou l'angoisse de savoir Rouault le Foitenant et Arlette en danger à cause de sa présence à Radnor ?

« Pardonne-moi. »

Puis, riant à son tour :

« Bien sûr, nous nous battons demain. Hier, tu es parvenu à arracher mon bouclier, cette fois, je prendrai le tien. »

De longues tables posées sur des tréteaux occupaient le fond de la salle des banquets. Les barons vassaux, leurs écuyers avaient déjà pris place, chacun selon son rang et les lois de la préséance. Le festin serait présidé par Rouault, à ses côtés Arlette, son épouse, le chapelain frère Guillaume, puis, plus loin, Sire Finn Houarn, détenteur de la tradition druidique.

### *Le Rivage des Adieux*

Les années, l'influence grandissante des prêtres et des moines l'avaient peu à peu relégué loin du seigneur. Désormais, il avait place entre le dernier des barons et le premier des écuyers, ne retrouvant son prestige que lors des fêtes anciennes que fuyait frère Guillaume.

Lorsqu'il le croisait, passant silencieusement dans les longs couloirs où sifflait le vent, Tristan avait l'impression qu'une fraction du monde s'éloignait pour toujours, comme un pan de glace parti à la dérive. Quelques êtres y vivaient encore, destinés à l'oubli, à la mort lente dans un milieu inconnu et hostile.

« Sire Finn, lui avait-il demandé un soir de tempête où ils s'étaient retrouvés au bord du torrent, tout ce qui est sur cette terre est-il voué à l'anéantissement ? »

Le vieil homme, pensivement, l'avait regardé. Le vent soulevait ses longs cheveux blancs, et Tristan eut peur qu'une bourrasque plus violente ne l'emportât.

« Tristan de Loonois, tu es bien jeune pour te préoccuper de la mort, mais il est vrai qu'elle t'a tenu fort tôt compagnie. »

Le tonnerre grondait sur les hauteurs ; en contrebas, les flots noirs battaient les rocs avec fureur.

« Mon fils, les hommes croient qu'ils peuvent à leur guise abandonner leurs dieux, se tourner vers des croyances nouvelles qu'ils délaisseront un jour. Ils ne savent pas que les secrets de l'univers, ceux de la vie leur échappent ; ils n'ont aucun droit, aucun pouvoir. Vois-tu ces feuilles que la tourmente arrache ? Les êtres humains sont ainsi mais veulent se persuader qu'ils ont choisi de voler.

— N'est-ce pas vivre que de voler ?

— Vivre, Tristan, c'est attendre, écouter, regarder, savoir se donner.

— Est-ce cela que je dois espérer de mon existence ?



*Le Rivage des Adieux*

— N'espère rien, Tristan de Loonois, tu es né sous le signe de la mort. Pourtant, je discerne en toi le pouvoir de l'amour. Ouvre tes mains. »

Tristan avait tendu ses paumes vers le ciel.

« Tu es fils de la mer, conçu à Tintagel, né à Loonois, tu es aussi le fils de la forêt de Radnor, un homme libre. N'accepte jamais de maître. »

Les rafales le faisant chanceler, il s'était éloigné, s'appuyant sur les rocs pour ne pas tomber.

Rouault pénétra dans la salle, Arlette à son côté. S'adressant aux convives :

« Messires, le repas va être servi, mais auparavant, avec le frère Guillaume, nous allons rendre grâce à Dieu pour ses bienfaits. »

La nuit tombait ; des serviteurs allumaient les derniers flambeaux.

Dans la salle jonchée de feuillages fraîchement coupés, se promenaient librement des chiens, des volailles qui, par intermittence, de leurs cris aigus couvraient la voix monocorde du religieux. Des serviteurs entraient, portant des pièces de gibier sur des plateaux de bois, des sauces, des corbeilles de pain, des pots de grès où fumaient les légumes.

« Amen », prononça frère Guillaume.

Chacun releva la tête.

Les domestiques présentaient les plats au seigneur et à sa dame, au chapelain, à Tristan, et ainsi jusqu'aux extrémités de la table. Les convives servis les derniers n'avaient que les bas morceaux, les os que les chiens espéraient.

Les hommes buvaient à longues gorgées le vin acide de Cornouailles et, dans la lumière basse des flambeaux, la graisse, ruiselant des quartiers de venaison que les dents des convives déchiraient, faisait luire les lèvres et les mains.

*Le Rivage des Adieux*

« Mes amis, dit le Foitenant en se levant, j'ai deux nouvelles à vous apprendre ; l'une est heureuse, l'autre grave. »

Tristan s'essuya la bouche du revers de la main et prêta l'oreille.

« Demain aura lieu une grande chasse dans mes forêts. Nous traquerons le cerf et le sanglier. Ce sera Tristan, mon fils, qui la conduira. Il est maintenant, selon maître Gorneval, assez habile chasseur pour nous mener. »

Tressaillant de joie, l'adolescent chercha le regard d'Arlette pour la lui faire partager.

Arlette tendit la main et rapidement pressa celle de Tristan dans la sienne. Ce fils ne lui avait donné que des bonheurs.

« Voici la deuxième nouvelle, poursuivit le Foitenant : hélas ! des rumeurs inquiétantes me parviennent. Il semble que le duc Morgan se prépare à attaquer, une fois encore, Radnor. »

Tous les barons, les écuyers cessèrent de manger et relevèrent la tête.

« Qu'il vienne ! » clamèrent-ils.

Leurs yeux brillèrent. Enfin, ils allaient à nouveau se battre, pousser leur cri de guerre, brandir la hache et l'épée, faire tourner les masses, vivre !

« Père, affirma Tristan, si le duc Morgan se présente, je me battraï à tes côtés. »

Longuement Rouault considéra le jeune homme. À sa mère mourante, il avait juré de le tenir sauf ; il tiendrait sa promesse.

« Mes amis, nous n'avons pas de décision à prendre aujourd'hui. Peut-être ces méchantes rumeurs resteront-elles sans fondement. Pour l'heure, divertissons-nous. Dame Arlette aime la musique. Qui en jouera pour elle ?

— Moi », dit Tristan.

Il prit la main de sa mère et y posa ses lèvres. Gorneval lui tendit une lyre.

Extrait de la publication

### *Le Rivage des Adieux*

« Que désirez-vous que je joue, mère ?

— Un de nos vieux airs du pays des Galles, mon fils. »

Tristan ferma les yeux. La musique le transportait, et il aimait par-dessus tout sentir la mélodie naître sous ses doigts. C'était un bonheur étrange et fort, différent du plaisir des armes, tout autre que celui de la chasse ou du dressage, une ivresse apaisante et grisante qui lui ouvrait les portes du monde. Sans maître, sans adversaire, il était seul face à lui-même. Ses doigts, légers et sûrs, frôlaient les cordes. Il pensait aux mains douces de Ninianne sur son corps, au bonheur qu'elles éveillaient en lui, heureux de recevoir sans se donner.

Les sons tristes des vieilles mélodies apaisaient la fureur des barons. Leurs mères, leurs nourrices leur chantaient ces poèmes lorsqu'ils étaient enfants. L'émotion rendait leurs regards lointains, leurs mains maladroites. Ils évitaient de se chercher des yeux.

Tôt, le lendemain matin, les valets de meute avaient préparé les chiens. À l'aube, Tristan s'était levé pour vérifier son poignard, son arc, choisir les flèches qu'il emporterait. Son père lui faisait un grand honneur en lui confiant le soin de conduire sa chasse, c'était sa première dignité d'homme. En juin, après les fêtes de la Saint-Jean, peut-être l'admettrait-on parmi les guerriers. Il y aurait des chevauchées folles dans les prés, des danses. Autour des feux, les filles se laisseraient embrasser et nul déshonneur n'entacherait ces caresses ; les enfants conçus alors seraient accueillis comme un présent des dieux et au mois de mars, tout en ronchonnant, les prêtres baptiseraient ces petits annonciateurs du printemps.

Dans la cour, les chevaux sellés, rendus nerveux par l'aboie-  
ment aigu des chiens, piaffaient en attendant leurs cavaliers. Le ciel était sombre ; le vent d'ouest charriait de lourds nuages qui s'accrochaient aux montagnes.

### *Le Rivage des Adieux*

Un par un, arrivaient les compagnons du Foitenant, les jeunes écuyers, les valets, quelques dames aussi se dirigeant vers des juments haquenées parées de couleurs vives. Le seigneur de Radnor apparut le dernier, tenant Tristan par les épaules. L'odeur des bêtes, les appels des domestiques, le souffle du vent échauffaient le sang, faisaient naître dans le cœur des chasseurs l'envie d'éperonner en hâte, de s'élancer, l'arc à la main, sous les futaies, d'éprouver cette griserie, simple avant-goût de celle qu'ils espéraient tous : bientôt se battre contre le duc Morgan.

« Tristan nous conduira, dit seulement Rouault, posant le pied sur les mains jointes de son valet pour se hisser sur sa monture ; Yvain, lui, sonnera de l'olifant pour nous rallier. »

Tristan attacha son carquois soigneusement, s'empara de l'arc que lui tendait un serviteur. Un appel de trompe déchaîna la meute.

« Allons ! » ordonna Tristan tout ému.

Les fossés franchis, le cheval ouvrit son chemin dans les seigles déjà hauts, filant droit devant lui, excité par les cris de son cavalier. Au loin, la masse sombre de la forêt se dressait comme un mur.

Derrière Tristan, les montures des chasseurs couchaient les céréales, faisaient jaillir la terre brune et sèche sous leurs sabots. Les chiens suivaient, la langue déjà pendante, puis des valets tenant les arcs de rechange, les flèches dans des carquois de cuir, les piques qui serviraient à porter le gibier.

La forêt happa Tristan d'un seul coup, et il dut ralentir son allure. En pénétrant dans les sous-bois, il ressentait toujours quelque inquiétude. Les vastes futaies, peuplées d'ombres et aux bruissements insolites, n'étaient-elles pas le domaine secret des sorcières, celui des esprits mauvais, des êtres surnaturels qui hantaient les sources, les chênes, les taillis ? Yvain

### *Le Rivage des Adieux*

cependant le suivait de près. Il entendait le souffle de son cheval, le craquement des branches sur son passage.

« Je veux un cerf aujourd'hui, cria avec exaltation Tristan à son compagnon, un vieux mâle bien cornu qui me fasse courir tout le jour, m'emporte dans une battue qui ne prendra jamais fin. »

Mais déjà, franchissant à leur tour la lisière du bois, les autres chasseurs poussaient des clameurs amplifiées par l'aboi furieux des chiens. La forêt s'épaississait ; le chemin tracé depuis toujours par les villageois se faisait plus étroit. Tristan dut se coucher sur son cheval pour éviter des branches basses ; de hauts buissons épineux le griffaient au passage. Chef de la meute, il devait le premier débusquer une proie, découvrir une piste, percevoir un bruit, une odeur, l'éclat jaune de deux prunelles.

Devant lui, à quelques pas, une masse sombre traversa brusquement le chemin. Tristan poussa un cri et Yvain, saisissant sa corne d'ivoire, lança vers le reste de la troupe un son strident : la traque avait commencé.

« Ce n'est qu'un vieux sanglier, se dépita Tristan en retirant une flèche de son carquois ; mais peut-être sa voie me mènera-t-elle sur celle du grand cerf blanc, celui qui entraîne les hommes au plus profond des bois afin de les égarer, de les attirer à sa suite vers le pays des fées, là où le temps n'existe plus. »

Pour prendre de vitesse les cavaliers qui voulaient lui ravir l'honneur de frapper la bête en premier, il mit ses rênes entre ses dents et encocha la flèche. Mais le sanglier, qui avait filé droit un moment dans l'allée, fit alors un écart puis rentra sous le couvert. Tristan, sautant à terre, s'élança.

Son cœur battait à tout rompre. Depuis sa plus tendre enfance, on lui avait appris à tuer. Dans ces moments d'excitation intense jaillissaient en lui force, violence, émotion ; le sang bouillonnait dans ses veines ; la fascination de la mort,

### *Le Rivage des Adieux*

la présence magique de puissances surnaturelles le grisait ; une brutalité primitive s'insinuait en lui, l'étourdissait.

Un buisson plus épais que les autres arrêta la course de la bête. Le sanglier fit face. Silencieux, Tristan tendit la corde de son arc...

La flèche alla se ficher dans la gorge, faisant sourdre le sang en longues rigoles ruisselant le long du pelage noir. Tristan dégaina son poignard. Il allait servir l'animal, se couvrir de son sang, capter ses forces vives qui l'abandonnaient, montrer au Foitenant, son père, qu'il était désormais devenu un homme et un guerrier. Lorsque, enfin, il planta son couteau dans la nuque puissante, un bref spasme de plaisir le parcourut, étrangement semblable à celui qu'au sortir du bain lui procurait le corps de Ninianne.

Le jour déclinait, la main du Foitenant était sur son épaule, la chasse allait finir.

« Je vous rejoindrai plus tard, mon père. Partez devant. »

Il avait besoin d'être seul un moment pour reprendre son calme, goûter le silence, écouter le chant des oiseaux, voir passer une biche ou un renard sans se saisir de son arc.

« Yvain t'attendra à la lisière des bois et sonnera de temps à autre pour t'indiquer la route. Ne t'attarde pas après la tombée de la nuit, la forêt alors ne nous appartient plus ; ton habileté, ton courage compteraient pour rien devant les forces maléfiques qui prennent possession d'elle. »

Rouault hésita. Annoncerait-il maintenant à son fils sa décision ? Le courage lui manquant, il résolut d'attendre un moment encore.

« Je te verrai après complies. Viens me retrouver. »

Tristan prit la main de son père, la baisa puis, tournant bride, s'enfonça dans les taillis.

Peu à peu, son corps s'apaisait, l'extrême tension, ses réflexes de violence abandonnaient son esprit. Il perçut le chant d'une mésange et sourit.

*Le Rivage des Adieux*

« Écoute », lui dit-il à voix haute sachant maintenant imiter la mélodie de tous les oiseaux. La mésange se tut et le jeune homme éclata de rire.

« Pourquoi ris-tu ? demanda une voix de femme. Tu trompes cet oiseau et te moques de la foi qu'il a en toi. »

Tristan se retourna. Une vieille bûcheronne était à ses côtés.

« Je ne me moquais pas, femme ; j'étais heureux que cette mésange m'eût pris pour l'une des siennes. »

La vieille portait une longue chemise de bure rapiécée, un bout d'étoffe sur la tête en guise de fichu.

« As-tu un sou pour une pauvre aïeule, jeune seigneur ? »

Elle s'était emparée de la bride du cheval.

« Je n'ai que mon arc et mes flèches.

— Alors, donne une de tes flèches pour mon fils. »

Tristan hésita. Les paysans n'avaient pas le droit de chasser à l'arc, seulement celui de creuser des pièges et de tendre des collets.

« N'aie pas peur, reprit la vieille. Que peut faire un misérable serf contre Tristan de Loonois ? »

Tristan, qui allait éperonner son cheval, s'immobilisa.

« Tu sais mon nom ?

— Je sais beaucoup de toi. »

Leurs regards se croisèrent. Les yeux de la paysanne étaient gris-vert avec des reflets roux.

« Es-tu sorcière ? »

L'aïeule eut un rire bref.

« Je suis ce que je suis. Tu es ce que tu es. »

Prenant une flèche dans son carquois il la lui tendit.

« Dis-moi alors qui je suis.

— Descends de ton cheval et montre-moi tes mains. »

Dans un froissement de feuilles, un cerf traversa d'un bond le sentier.

« Ne le force pas, conseilla la vieille ; il te mènerait à la mort. »

Extrait de la publication

*Le Rivage des Adieux*

Puis, examinant ses mains :

« Tu es un homme seul, Tristan de Loonois, un homme à la recherche de son royaume.

— Je n'ai plus de royaume.

— Qui te parle d'un royaume terrestre ? Ceux-là se conquièrent et se perdent. Celui que tu cherches ne pourra t'échapper, car personne n'aura le pouvoir de te l'ôter.

— Et où se situe-t-il ? »

Tristan sentait la pression, douce et sèche, des mains calleuses. Il éprouvait à la fois l'envie de la repousser et de s'abandonner.

La vieille esquissa à nouveau un étrange sourire.

« Si je te disais où il se trouve, tu ne me croirais pas. Pourtant, tu vas partir à sa conquête beaucoup plus tôt que tu ne le penses. »

Il se dégagea.

« Tu veux dire que je vais quitter Radnor ?

— Tu iras en mer, mon fils, et resteras un moment dans un autre pays, puis tu prendras la mer à nouveau. Où tu arriveras, t'attend ton royaume. »

Elle recula d'un pas et l'observa. Le visage du prince ne reflétait aucune émotion.

« C'est bien, Tristan de Loonois, tu sais cacher tes sentiments. Ne crains jamais pourtant de te montrer vulnérable. Là est la véritable force. »

La vieille, lâchant les rênes du cheval, fit quelques pas avant de se retourner :

« Que Dieu te bénisse, mon fils. »

Puis, d'une foulée brève et saccadée, elle disparut derrière les feuillages.

Au soir de cette même journée, Rouault le Foitenant apprit à Tristan que le duc Morgan marchait sur Radnor. Pour mettre à l'abri celui qui était à la fois son héritier et celui des



*Le Rivage des Adieux*

rois de Loonois, il avait décidé de l'envoyer en sûreté chez son oncle, le roi Marc de Cornouailles, avec l'écuier Gorneval pour tout compagnon.

« Tu embarqueras demain. Ces terres ne sont plus sûres.

— Père, protesta Tristan, ne m'envoies-tu pas au loin pour te débarrasser de moi ?

— Je t'envoie en Cornouailles parce que je t'aime », répondit lentement le Foitenant.

C'était la première fois que Tristan entendait ces mots dans la bouche du vieux sénéchal.



### III

« **L**ES TERRES DE CORNOUAILLES SONT EN VUE, Sire Tristan ! » Gorneval montra un point sur la ligne sombre qui barrait l'horizon.

« Tintagel, la demeure de votre oncle le roi Marc. »

Tristan regarda à peine. Depuis son départ de Radnor, il luttait pour ne pas montrer sa souffrance, ses révoltes. Il aurait voulu se battre comme un homme, et on l'éloignait comme un enfant. Il était bouleversé par son départ, par la séparation brutale d'avec ceux qu'il chérissait. Une chaleur pesante, l'inactivité, les mêmes pensées cent fois retournées l'isolaient de tout. Parfois, il saisissait sa lyre, ébauchait quelques accords ; parfois, il serrait son épée, n'osant la brandir et préférer une fois encore sa menace dérisoire contre le duc Morgan. Le plus souvent, allongé à l'avant de la nef, face au ciel, il revoyait les visages de Rouault le Foitenant et d'Arlette, la courbe ronde des montagnes où il chassait au faucon le coq de bruyère et la perdrix rouge, la masse compacte et infinie de la forêt, repaire des sangliers, des cerfs et des loups.

*Le Rivage des Adieux*

« Sire Tristan, dit doucement Gorneval, si la vie traîne à sa suite des regrets, si lourds soient-ils, ils ne peuvent empêcher tout espoir. Je connais le roi Marc ; il n'est pas homme à chercher à plaire. Pour cela, vous l'aimerez.

— Gorneval, il connaît à peine mon existence ; pourquoi aurions-nous de l'affection l'un pour l'autre ?

— Parce qu'il est le frère de votre mère.

— Justement, ces liens de parenté m'étouffent ! Je voudrais venir à lui en inconnu, avoir le temps de l'observer, de le connaître, ensuite peut-être de l'estimer. L'idée qu'il se croit mon obligé ou moi le sien m'est insupportable. »

La côte maintenant se dessinait avec plus de netteté. Sur une pointe rocheuse s'avancant dans la mer, on distinguait la silhouette grise d'une imposante forteresse.

« Tintagel », répéta l'écuyer. Puis, se retournant vers Tristan :

« Je comprends qu'il est dur de se découvrir si tard une famille. Votre père aimait le roi Marc et le roi Marc l'aimait.

— Je ne suis pas Rivalen, je suis Tristan.

— Qui vous oblige à dévoiler vos liens de parenté ? Présentez-vous comme un jeune noble de Radnor fuyant la guerre avec son écuyer ; offrez-lui vos services et votre épée en échange de sa protection. Ainsi, n'espérant rien, n'aurez-vous rien à craindre. »

Convaincu par les conseils de Gorneval, Tristan sentit son appréhension s'apaiser. Pour l'instant, il n'aurait donc d'autre famille que les seigneurs de Radnor.

Un vent du nord-est les poussant naturellement vers le port, les marins affalèrent la voile. Il était encore tôt dans l'après-midi. Gorneval, qui avait connu les lieux bruisants et pleins d'activité, fut surpris par le calme qui régnait. Accroupis sur la grève, quelques marins jouaient aux dés, une fille rousse, chemise retroussée, nettoyait dans la mer un baquet servant à transporter le poisson. Au-dessus de la crique entourée

### *Le Rivage des Adieux*

de rochers formant un havre naturel parfaitement protégé, les fortifications se dressaient comme un guetteur fixant les flots trop calmes, d'où, à chaque instant, pouvaient surgir, venant du Nord, le pillage et la mort.

« L'étendard du roi ne flotte pas sur la tour », remarqua Gorneval.

Le navire toucha terre. Sautant sur le sol de Cornouailles, Tristan eut alors le pressentiment que, jamais plus, il ne reverrait Radnor. Une part de sa vie le quittait. « Un voyage, avait dit la vieille de la forêt, puis un autre départ. » Il leva les yeux vers Tintagel. Quel avenir l'attendait derrière ces hautes palissades ? Quels visages allait-il découvrir ?

Maintenant il apercevait le mur d'enceinte fait d'énormes rondins de bois, les étroites ouvertures d'où les archers surveillaient la mer, la tour trapue et carrée, la large passerelle, qui, franchissant le fossé, prolongeait le chemin menant à la grève. Contrairement à Radnor, Tintagel possédait des bâtiments construits en pierres rondes tout autour d'une cour centrale. De la plage, on voyait émerger de puissants pans de mur, la pente abrupte d'un toit, le faîte d'une cheminée. Tintagel était une demeure royale.

Les marins débarquèrent les chevaux de la nef. La fille et les pêcheurs les observaient.

« Le roi est-il là ? » leur demanda Gorneval.

Un homme se détacha du groupe. Il avait une face plate et grêlée, des cheveux gris tombant sur les épaules. Le soleil qui l'aveuglait l'obligeait à plisser les yeux.

« D'où venez-vous, étrangers ?

— Des terres de Radnor, à l'est du pays des Galles. »

C'est Tristan qui avait répondu. Le pêcheur se tourna vers lui. La fille rousse l'avait rejoint et un autre homme, plus jeune, vêtu d'une tunique déchirée laissant ses jambes nues.

« Le pays des Galles ! s'exclama le vieux d'une voix ironique. Et qui donc vous a demandé de venir en Cornouailles ? »

*Le Rivage des Adieux*

Tristan se raidit. Il n'avait aucun compte à rendre.

« Est-ce l'usage de se battre pour pénétrer dans ce pays ? répliqua-t-il d'une voix cinglante. Mon écuyer et moi, venus d'une terre ravagée par la guerre, cherchons la paix et l'hospitalité du roi Marc. Est-ce toi qui nous en empêcheras ? »

Haussant les épaules, le pêcheur battit en retraite et leur tourna le dos.

« Le roi Marc n'est pas à Tintagel, intervint la fille rousse, regardant Tristan de ses yeux dorés. Ils sont tous à Lancien pour chasser.

— Notre roi aime mieux traquer les bêtes que les dames, ricana son compagnon. Lui, au moins, contrairement à beaucoup de seigneurs, ne vient pas importuner nos filles. Certaines d'ailleurs en sont déçues, pas vrai, Macha ? »

La fille, d'un geste prompt, ramassa une poignée de graviers, la jeta dans sa direction.

« Allons, dit Tristan à Gorneval, nous n'avons que faire ici ! Rendons-nous à Lancien puisque le roi s'y trouve. »

Rapidement, ils prirent congé des marins qui reprenaient la mer pour Radnor, attachèrent leurs légers bagages à leurs selles et quittèrent la plage.

« Lancien se situe à une demi-journée d'ici, expliqua Gorneval ; si nous poussons un peu les chevaux, nous y serons avant la nuit. »

Après le sentier pierreux et abrupt qui escaladait la colline, la route longeait des champs de millet et d'orge, des jardinets clos plantés de légumes, avant de s'enfoncer dans la forêt. Le chemin, selon toute apparence souvent fréquenté, était coupé d'étroites sentes se perdant sous les arbres.

« C'est la forêt du Morois, indiqua Gorneval. Elle est inextricable et remonte au-delà du pays des Galles. Dans ses fourrés se terrent les bannis, vivent des ermites et des fous, des magiciens, des sorciers, des êtres surnaturels. Garde toujours



Mise en pages par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° édition : L.01EUCN000580.N001  
Dépôt légal : juin 2013